l'embobiné

L'ASSOCIATION CINÉPHILE
MÂCONNAISE VOUS PROPOSE
AU CINÉMA PATHÉ MÂCON

Il était une fois en Amérique
de Sergio Leone
Etats-Unis – 23/05/1984 – reprise 06/05/2025)
Avec Robert De Niro, James Wood, Elizabeth Mc Govern...
V.O.S.T. – 3h49

Séance Spéciale
40 ans de l'Embobiné
JEU 19/12/2024 à 18h30

Précédé de la conférence Le cinéma de Sergio Leone Par Gaël Labanti

Cinémathèque–Revue de presse de « Il était une fois en Amérique » -

À la fin des années 1960, Sergio Leone est considéré comme le cinéaste européen qui a réinventé un genre spécifiquement américain, le western. C'est un metteur en scène reconnu par le public et courtisé par les producteurs. En 1969, *Il était une fois dans l'Ouest* fait un triomphe en Europe. À cette époque, Sergio Leone lit par hasard un livre intitulé *À main armée* (*The Hoods*). Ce sont les mémoires d'un petit gangster juif new-yorkais, Harry Grey, surnommé Noodles (« Nouilles »). Sergio Leone est séduit par l'autobiographie de ce truand un peu dérisoire. Il ne cessera plus désormais de rêver à son adaptation au cinéma.

Ennio Morricone, le compositeur qui signera la musique de ses plus grands films, en écrit à l'avance la partition. Sollicités dès 1970 sur ce projet, les producteurs imposent pourtant à Leone la réalisation d'un nouveau western. Ce sera *Il était une fois la révolution* (1971), plébiscité par le public et la critique. Après dix ans de silence (Sergio Leone ne réalise aucun long métrage entre 1971 et 1982), l'obstination du cinéaste finit par payer. Il trouve le financement pour réaliser en 1982, sous le titre de *Il était une fois en Amérique*, l'adaptation des mémoires du gangster, écrites à la prison de Sing Sing. Le film est présenté comme le dernier volet de la trilogie débutée quatorze ans plus tôt. Il est tourné en 8 mois, à Rome, New York, Montréal, Miami, Paris, Venise, pour une vingtaine de millions de dollars. La première version, d'une durée de 4h30, est conçue en deux parties, avec une sortie décalée de quelques jours. La législation américaine sur la distribution des films s'y opposant, Leone remonte une version de 3h40. Il aura quelques démêlés avec ses producteurs qui, estimant son écriture trop complexe, amputent le film d'une heure et souhaitent rétablir l'ordre chronologique du récit. Après les avoir menacés de retirer son nom du générique, le cinéaste obtient gain de cause. C'est bien la version de 3h40 qui sort en France le 23 mai 1984 et est présentée hors compétition au Festival de Cannes.

Les mémoires d'un gangster sans gloire : (...) *Le Nouvel Observateur* raconte comment le réalisateur a rencontré son auteur et a été séduit par l'histoire de « ce vieux gangster sympathique, ce personnage d'enfant éternel qui titube dans le grand Luna-Park américain ». *(...) Les Nouvelles littéraires* renchérit : « C'est une *gangster story* sans gloire. Le héros n'est ni Al Capone, ni Lucky Luciano. Personne n'a entendu parler de lui. Un petit juif du ghetto qui a tenté sa chance avec une mitraillette. Aussi, pour rester dans l'Histoire, il a été obligé d'écrire lui-même son histoire ».(...) De plus, comme l'écrit *Le Monde*, Leone a vu dans le récit biographique de ce

gangster sans éclat « le livre-prétexte pour dérouler près d'un demi-siècle d'histoire américaine, ou plutôt du cinéma américain ». En effet, cette histoire est à la fois celle d'un homme, d'un pays, et d'une époque. En plus du réalisateur lui-même, cinq scénaristes vont se relayer pour en écrire l'adaptation cinématographique. (...)

Une fable sur l'Amérique : (...) *Il était une fois…* : Comme le début d'un conte, ce titre revient pour la troisième fois dans la filmographie de Sergio Leone. Pour *Le Point*, « le film ne raconte pas une histoire réaliste, il est de la veine de la fable » (...) Les critiques pointent ici une différence fondamentale entre Sergio Leone et Francis Ford Coppola, souvent cité en contrepoint. Pour *Les Nouvelles littéraires*, les démarches des deux réalisateurs se situent à l'opposé l'une de l'autre.

(...) *Lutte ouvrière* partage ce point de vue : « C'est un conte dont il s'agit, dans lequel Sergio Leone nous promène d'une époque à l'autre, des promesses de l'enfance à la mélancolie de la vieillesse, du réel au fantastique, à la recherche du temps perdu ».

Hommage au cinéma américain : (...) Pour *L'Express*, « c'est une somme des images de l'Amérique telle que le cinéma l'a toujours rêvée ». *Le Figaro magazine* ajoute : « Sergio Leone a mis dans les 3h40 de son film le New York de 1930 et celui de 1968, la Prohibition, un hommage à Chaplin, la coupe de cheveux de Valentino, l'ombre portée de James Cagney et de Jane Wyman, l'amour sous sa forme la plus cruelle et la plus douce, du sang, de la volupté, de la mort, de la joie ». *La Croix* insiste : « Fasciné par l'Amérique, Hollywood et le cinéma, Leone reprend à Noodles son histoire. Et il la métamorphose en une immense quête des splendeurs perdues. Curieux de la puissance et de la fragilité de son art, il remonte à la source : le film policier, la série noire, les films monuments et les gangsters glorieux ».

Un souffle lyrique : (...) Pour Alain Lemoine dans *Lutte ouvrière*, l'aspect le plus attachant du film est également l'évocation du milieu juif pauvre du Bronx du début du siècle : « Le cinéaste a su rendre la vision émerveillée du souvenir pour évoquer la naissance des amitiés et des premières amours enfantines ». Le critique poursuit : « les épisodes consacrés aux années 1930 sont plutôt inspirés de la mythologie traditionnelle du cinéma américain. On y présente les gangsters comme des sortes de héros, avec ce qu'il faut de bagarres et de grands sentiments. Quant aux années 1960, elles apparaissent plutôt comme un futur pressenti où l'intrigue se dénoue dans une atmosphère fantastique ».

(...) La presse rend unanimement hommage à la composition de l'acteur Robert De Niro. « Un comédien plus vrai que nature qui impose sa vérité, une vérité qui va tellement plus loin que la transformation physique » s'enthousiasme *Le Monde*. « Qui peut changer comme lui d'apparence, de poids, de génération, et de regard ? », s'interroge François Chalais dans *Le Figaro magazine*. Les critiques sont éblouis par l'implication de l'acteur dans le rôle de Noodles, en particulier dans les séances de maquillage qui l'obligeaient à se lever dès l'aube. « De nouveau, De Niro n'a pas ménagé sa peine ni épargné son corps », souligne *Libération*. (...) Tous les critiques font l'éloge de ce comédien formé à l'Actor's Studio, qui, « avec ses gestes lents, sa voix assourdie, ses silences désabusés, sait à lui seul faire mesurer la lenteur du temps, et la désespérance » (*Le Parisien libéré*). Face à ce monstre sacré, ils reconnaissent aussi l'extraordinaire composition de James Wood dans le rôle de Maximilian Bercovicz, dit Max, dont l'étonnant visage émacié est à la fois inquiétant et pathétique. **Véronique Doduik-27/08/2018-(extraits).**

Prochaines séances
Noël à Miller's Point, de Tyler Taormina – Ven 20/12 à 19h30